



## Le peintre d'Ostende

*Voici la quatrième nouvelle du Belge de service, retenue par l'encrier renversé dans le cadre de son concours annuel. Cette fois, je m'améliore et j'accède au podium. Plus que deux marches... À l'année prochaine, donc, et haut les cœurs !*

**J**E RETROUVAIS OSTENDE EN HIVER, après vingt ans d'absence, et rien n'avait changé. J'avais vieilli, mais la gare m'a reconnu et m'a réservé ce petit plus qu'elle accorde toujours à ceux qui aiment le train.

Je remontais le long des voies et les roues de mon trolley résonnaient à chaque joint entre les pavés, comme si le convoi roulait encore. Sur ma droite, flanquant le quai, à moins de trente mètres, un ferry pour Ramsgate, en correspondance. Sa sirène a retenti et j'ai pris ça pour moi.

En regard du navire, le train avait l'air d'un jouet et la gare elle-même peinait à s'imposer. Je me suis rappelé les ferries que j'avais vu partir jadis, depuis la ville, par l'une ou l'autre des rues transversales s'ouvrant sur la mer : on avait l'impression de voir un immeuble se détacher du front et prendre le large. J'avais toujours prêté à ces glissements majestueux une beauté sans équivoque, et leur seule évocation, cette fois encore, m'a fait frissonner.

Il pleuvait sans pluie, comme souvent. Un crachin qui faisait luire les trottoirs et emprisonnait les odeurs de sel et d'iode. À l'intérieur des terres, un temps de chien, à se claquemurer ; ici un temps mesuré, comme une invite. J'ai respiré longuement. Mon corps est redevenu perméable. Des molécules m'ont abandonné et se sont mêlées au vent, incapables d'attendre que je dépose mon bagage.

Je me suis présenté à la réception du *Strandhotel*, quai des Pêcheurs :

– Welkom Mijnheer Verbruggen.

J'avais l'habitude d'être appelé par mon nom, ma réputation m'ayant précédé partout. Mais ici, paradoxalement, ça m'a surpris. Sans doute parce que je me voyais tel que j'étais vingt ans plus tôt : méconnu. J'ai plaisanté :

– Depuis tout ce temps, vous devez être au moins aussi célèbre que moi ! Vous avez dû en voir passer, du beau monde.

– Oh ! Vous savez, ce n'est pas le *Negresco* ici, a répondu le maître d'hôtel avec civilité. Et on n'est pas à Nice, Dieu soit

loué ! On a bien reçu quelques célébrités, le casino, mais de votre pointure, rarement.

Je ne savais jamais comment accueillir ce genre de réflexion. C'était à la fois agréable et gênant.

– Je vous ai gardé la 13, comme d'habitude, a-t-il enchaîné.

La 13, comme d'habitude, vingt ans plus tard ! Ça m'a réconforté. J'étais bien, serein, comme je ne l'avais plus été depuis longtemps. Suffisait-il de si peu ? Juste de revenir ? Tant de mélancolie et d'hésitation pour une réponse qui tenait en un mot : « Ostende » ? Je n'osais pas y croire.

– Je vous conduis personnellement à votre chambre, monsieur Verbruggen. Si vous voulez me donner votre bagage.

J'ai dit que ce n'était pas nécessaire, mais il a insisté. Je lui ai emboîté le pas et nous avons traversé le hall en direction des ascenseurs.

Impossible de ne pas la voir. Elle était magnifiquement mise en valeur, mais sans ostentation. C'était une toile qui devait dater de la fin des années nonante. Je ne l'avais jamais beaucoup aimée, presque oubliée d'ailleurs, mais il fallait reconnaître qu'ici elle avait de la classe.

Il s'est arrêté d'autorité. Je me suis approché, ému. Je m'efforçais de n'en rien laisser paraître car qu'y a-t-il de plus narcissique que d'admirer sa propre toile ?

Le thème était classique, récurrent chez moi : un paysage de dunes, la plage à mi-marée et la mer. Des frontières à peine distinctes entre l'eau, le ciel et la terre. Si ténues qu'il était permis de douter un instant du sens de la toile. On avait envie de la retourner pour voir si on ne s'était pas trompé en l'accrochant. Un doute qui mettait mal à l'aise, inspirait un fichu mal de mer. Seule la signature, en bas, rassurait un peu. Un ancrage tordu et alambiqué qui ressemblait à un hameçon écrasé. Un peu ridicule.

Couvrant la toile, une lumière gris-bleu, diffuse, délavée, sans source identifiable. Pas un point de repère, pas une touche de couleur vive, pas même un reflet. Ni écume ni vague. La mer s'échouait sur une plage d'étain pareille à un lac qui courait jusqu'aux dunes, réduites à des ombres avec, peut-être, une touche homéopathique de sable dont on ne savait si elle était réelle ou inventée, en soi ou sur la toile. Un paysage noyé, quoique encore debout, à l'extrême limite de l'effondrement et de la disparition.

# Ledent : Le peintre d'Ostende

– Impressionnant, n'est-ce pas ?

Je me suis entendu répondre « oui », sans fausse pudeur ni modestie. Simplement « oui », parce qu'aucune minauderie n'aurait pu passer.

– Je connais l'endroit, très précisément, a-t-il enchaîné.

– Moi aussi, monsieur... Comment déjà ?

– Dirk. Dirk Van Ercke.

– Oui, monsieur Van Ercke, moi aussi je reconnais les lieux.

Enfin... maintenant, parce qu'en peignant ce tableau, je ne songeais qu'à la lumière et l'endroit m'importait peu. Même après d'ailleurs. Il faut dire que je ne m'attarde jamais plus de quelques heures sur une œuvre terminée. L'achevé ne m'intéresse pas, la gestation me préoccupe trop. Je me fais juste un peu plaisir – si c'est possible – histoire de me donner du courage, avant de recommencer.

– Même si vous vous étiez attardé dix ans, je ne pense pas que vous auriez été capable de situer cette toile, monsieur Verbruggen.

– Que voulez-vous dire ?

– Il faut Ostende pour fermer le puzzle, maître. Partout ailleurs, cette œuvre est déracinée, apatride. J'ai essayé, j'ai emmené ce tableau avec moi, en voyage. Avec d'infinies précautions, vous pensez bien. Juste pour me prouver que je ne m'étais pas trompé. Et j'en ai eu la confirmation : sans Ostende, cette œuvre est incomplète. Cette ville est sa part manquante. Il faut être ici pour reconnaître le paysage que vous avez peint. C'est la portion de plage qui s'étend au-delà de la petite église de Mariakerke, juste avant Raversijde. Je pourrais même vous dire où vous avez planté votre chevalet : au sommet de la dune qui domine le petit cimetière de l'église, là où repose votre illustre confrère, James Ensor. Cette œuvre est vivante, monsieur Verbruggen. Sans doute le seul tableau authentiquement vivant que je connaisse.

Il s'emportait. Moi, j'avais retrouvé la distance qui s'imposait :

– Ne dites pas ça. C'est un bon tableau, c'est vrai. J'en conviens, si vous l'aimez. Je pense aussi que vous avez raison pour les lieux, même si je n'ai jamais planté de chevalet sur cette dune. Loin s'en faut. Très loin puisque ce tableau, je l'ai peint à Baranquilla, un port de Colombie. Vous dire si j'étais déraciné, comme vous dites !

– Qu'importe ! Réellement planté ou virtuellement, qu'est-ce que ça change ? La performance n'en est que plus remarquable. Vous avez la mémoire absolue de la lumière, maître, comme ces musiciens qui ont l'oreille absolue.

Il m'a surpris. Il parlait comme un peintre. Seul un peintre pouvait faire ce rapprochement-là. D'ailleurs, ne m'appelait-il pas « maître » ?

– Seriez-vous peintre, vous aussi, monsieur Van Ercke ?

Il n'a pas répondu. Peut-être n'avait-il pas entendu. Moi, je pensais plutôt qu'il tenait à garder le mystère. C'était son droit.

Les portes de l'ascenseur se sont refermées. J'ai éprouvé un léger vertige, comme toujours. Ça ne lui a pas échappé :

– Claustrophobe ?

– Oui.

– On ne peut que l'être après avoir peint ça, a-t-il ajouté,

tandis que les portes s'ouvraient déjà sur le couloir de ma chambre.

J'ai fait digression :

– Au fait, ça a dû vous coûter une fortune, cette babiole ?

– Moins que je ne le redoutais car l'œuvre n'est pas cataloguée. Les experts s'interrogent sur sa provenance.

Il a posé ma valise sur le lit et a poursuivi :

– J'ai profité du bénéfice du doute, en quelque sorte. Il y a peu d'acheteurs potentiels pour une toile sans certificat d'authenticité. Et il se trouve que celle-là n'en a pas.

– Pourquoi ne me l'a-t-on pas réclamé ? C'était facile !

– Ils n'ont pas osé. Ils ont eu peur d'être ridicules. Et puis, ils n'aimaient pas cette œuvre. Elle les mettait mal à l'aise, un peu comme ces tableaux maudits des contes fantastiques. C'est qu'il y a des superstitieux dans ce milieu ! Cela dit, tant mieux, puisque ça m'a permis d'acquérir un authentique Verbruggen pour moins de dix mille euros. Inespéré, n'est-ce pas ?

– Mais vous, vous n'avez jamais douté de son authenticité ?

– Un Ostendais, douter de la valeur de ce tableau-là ? Vous plaisantez !

Ça m'a fait plaisir. Je me suis permis une petite tape sur son épaule, en compatriote :

– Vous auriez fait un bon peintre, monsieur Van Ercke. Un excellent peintre, bien meilleur que tous les petits charlatans qui ont croisé ma route.

Cette fois, il a réagi. Il s'est approché de la fenêtre et a désigné le large :

– Pensez-vous ! Je serais incapable de dessiner un œuf. Par contre, question lumière, ça, oui, je m'y connais. La mer du Nord, ici, c'est le négatif de la Méditerranée. Et ça me convient. Ils ne peuvent pas comprendre, dans le Sud. Mais pourquoi je vous dis ça, à vous, pour qui c'est tellement évident ?

On a marqué une pause. Quelques vagues ont rincé nos crânes, celles-là mêmes qui roulaient à l'horizon. C'était agréable de ne plus penser à rien, perdus dans la contemplation de l'océan. Au bout d'un temps pas mesurable, je me suis lancé :

– J'ai un service à vous demander, monsieur Van Ercke.

Il a souri, sans paraître surpris, comme s'il s'y attendait.

– Tout ce que vous voulez.

– Je voudrais vous emprunter cette toile jusqu'à demain.

Il a acquiescé, en complice :

– Vous voulez l'emporter là-bas, n'est-ce pas ?

– Oui.

– La confronter à son modèle.

– Exactement.

– Je peux vous accompagner ?

– Non.

– Je comprends, bien sûr, je comprends. Mais...

– Je peux vous donner des garanties, la racheter au besoin, à sa valeur réelle, bien entendu, si vous le souhaitez.

– La question n'est pas là, maître.

Il s'est tu un moment. Il paraissait réfléchir. Finalement, il a lâché :

– Après tout, cette toile, je n'en suis que le dépositaire, si tant est qu'on ne possède jamais vraiment l'œuvre d'un artiste, même d'un artiste mort. N'est-ce pas ?

Que répondre qui ne soit prétentieux ? J'ai éludé :

- Est-ce que ça veut dire que vous êtes d'accord ?
- Si vous me promettez d'être prudent...

Moins d'un quart d'heure plus tard, il sonnait à la porte de ma chambre et me remettait une valise, genre attaché-case.

- Voilà.
- Le tableau est là-dedans ?
- Oui.
- Il tient là-dedans ?
- 40 par 30. C'est du sur mesure.
- Je l'aurais cru plus grand.

– Tout le monde le croit plus grand, a-t-il confirmé, en s'inclinant pour prendre congé.

Son assentiment, son peu de réserve, sa quasi-précipitation, m'ont surpris. Bien des gens étaient prêts à me rendre service, célébrité oblige. Mais bien peu m'auraient fait confiance à ce point-là. Fallait-il en tirer orgueil ou penser, au contraire, qu'après tout il n'y tenait pas tant que ça, à ce tableau ?

Décidément, j'avais du mal à cerner le personnage. Sa politesse –

comme cette courbette au seuil de ma chambre, à la limite de l'obséquiosité – me paraissait toujours un peu ironique.

J'ai ouvert la fenêtre. Le grand air a balayé mes questions.

« Parano, comme tous les artistes », ai-je songé en défiant les deux tours en pierre bleue de la gare.

Je suis sorti et j'ai flâné un peu entre les échoppes ambulantes des marinières. Un ferry glissait en silence entre les jetées : Ostende lâchait du lest. Au casino, je me suis assis sur un banc, face à la mer. J'ai suivi le vol de quelques mouettes. C'était paisible, mais creux. Jamais je n'aurais peint ça ! Pas plus que je n'aurais peint la criée, le port, un bateau ou un train. C'était la toile de fond qui m'intéressait, pas les symboles ; le décor, pas les éléments. Je voulais faire de la lumière ma couleur et mes pinceaux. Calquer la seconde qui jamais ne se reproduirait. Sans la voler, sans la capturer ni l'emprisonner. Je laissais ça aux photographes. Je ne prélevais rien, moi, j'agenciais seulement. L'attente, l'instant suspendu, fébrile d'une relance possible, ça, oui, j'y croyais.

J'ai déjeuné place d'Armes, à l'Avenue, l'une des rares brasseries qui n'avaient pas changé de nom. J'ai pris mon temps. Je guettais la lumière, dehors. La course solaire n'avait plus de secret pour moi. Je l'avais suivie sous toutes les latitudes et par

tous les temps, au point de n'avoir plus besoin de montre. Et certainement pas ici, à Ostende, où j'étais né. Il était quinze heures, temps de partir. En marchant tranquillement le long de la digue, j'arriverais à hauteur du petit cimetière de Mariakerke entre chien et loup, à l'heure de ma toile.

La pluie a cessé, mais le ciel est resté couvert. Le vent s'est calmé sur la mer étale. La nuit s'imposait en douceur, effaçant peu à peu les contours. Le ciel dessinait ma toile et préparait le rendez-vous. C'était son tour. Pour moi, c'était déjà fait, et je marchais sans appréhension.

J'ai gravi la dune, ouvert la mallette et planté mon tableau dans le sable. Je me suis couché sur le ventre et j'ai laissé courir un index sur la toile, y traçant des petits cercles concentriques.

J'attendais la fusion. Parfois, j'appuyais légèrement et imprimais un creux qui disparaissait quand je retirais mon doigt. Elle résistait encore, mais ce n'était plus qu'une question de secondes. Bientôt ce serait la transparence. Absolue, jusqu'à l'absence. Bientôt il n'y aurait plus qu'un cadre vide, ouvert sur le ciel. J'exultais.

Mais la toile a résisté. Jamais mon doigt ne l'a traversée,

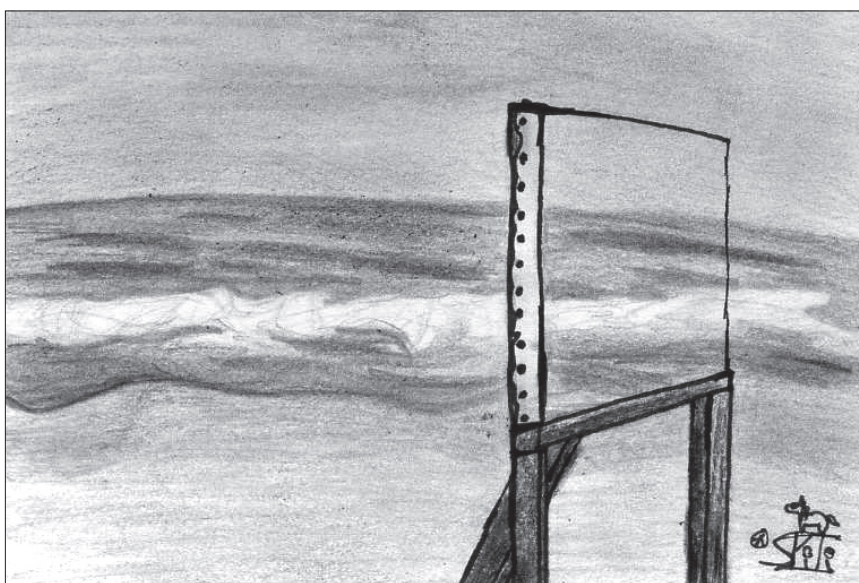
contre toute attente. Au contraire, le paysage peint a réapparu et le ciel a repris ses distances. L'illusion n'avait tenu qu'un trop court instant. C'était raté.

C'est alors que j'ai redécouvert la signature, en bas, à droite, cette espèce d'hameçon écrasé, un peu ridicule. Une contrefaçon subtile, mais contrefaçon tout de même, ça m'a paru clair sous cet éclairage. Je ne signalais pas comme ça, même à l'époque. C'était un « V » initial, c'est vrai, mais moins celui d'un Verbruggen que celui d'un Van Ercke. J'ai souri. Un sale sourire d'orgueil : pour moi, pour l'original, le doute était encore permis et le miracle possible. Ce n'était pas mon tableau qui avait échoué à la confrontation, mais sa copie !

J'ai regagné l'hôtel par la digue. Le vent s'est levé et a ramené la pluie. J'ai léché l'eau salée qui coulait contre mes joues. La marée montait et les vagues ont roulé doucement, phosphorescentes, restaurant la frontière entre le ciel et la mer.

Je pensais à Van Ercke. À ce faux magistralement réalisé. J'ai ricané. Était-ce présomptueux de vouloir m'abuser ! En même temps, je comprenais : comment résister à l'envie de tester un grand maître ? L'occasion était trop belle.

J'ai regagné ma chambre comme un voleur. Je n'avais pas envie de croiser Van Ercke et de l'entendre se lancer



© Aline Marganne

# Ledent : Le peintre d'Ostende

dans d'embarrassantes explications. Surtout pas envie d'être confronté à l'original, s'il le possédait. Car j'allais exécuter un autre tableau, inimitable cette fois, et que je comptais bien ne pas me laisser parasiter dans ce travail-là. Je ne voulais pas encore me l'avouer, mais j'étais vexé d'avoir été trompé, fût-ce une seule heure.

J'ai bouclé ma valise en vitesse. J'avais hâte de partir. Il y avait de la lâcheté dans ma précipitation, certes, mais il y en avait bien davantage, jusqu'au déni, dans cette lettre que j'ai adressée au maître d'hôtel :

*« Bravo Monsieur Van Ercke, c'est un bien bel essai. Fallait le peindre, ce faux-là ! Cela dit, c'est imparfait. Vous ne réussirez que lorsque la toile entière disparaîtra. Pas seulement l'image, la couleur, mais la toile elle-même. Comprenez-vous ? Je veux dire la matière, lin ou coton. Et pas seulement pour un temps, mais pour toujours.*

*Rendre la lumière à la lumière, ne peindre qu'elle et rien qu'elle. Je veux plus que la transparence, je veux la disparition ! Impossible ici, je le crains. Parce qu'il faut créer le manque pour aboutir. C'est pour cela que je voyage.*

*Demain, à Baranquilla ou ailleurs, quand je serai malade d'Ostende, fou de deuil, je recommencerai.*

*Aux antipodes chromatiques et climatiques, dans la fournaise, sous une clarté facile, limpide et sans nuance, au bord de l'évanouissement, suant, puant, écœuré de soleil, je recommencerai.*

René Verbruggen

Le lendemain matin, le patron de l'hôtel récupérait sa mallette et le tableau intact. Il était soulagé. C'est qu'il lui avait fait peur, ce peintre tourmenté !

Bien sûr, il aurait aimé qu'il restât plus longtemps : c'était un grand honneur que de recevoir un génie, même fantasque et imprévisible. Mais d'un autre côté, il n'était pas fâché qu'il fût parti, tant il se voyait mal lui demander d'expliquer cette lettre à laquelle il n'avait rien compris.

Un faux, pourquoi parlait-il d'un faux ? Et pourquoi parlait-il de recommencer ? Recommencait-on une œuvre parfaite ? Mais ce qui était parfait pour lui l'était-il pour un génie comme cet homme ? Décidément, les artistes n'étaient jamais contents !

Que Verbruggen eût été trop orgueilleux pour reconnaître sa propre signature et son échec, Van Ercke n'y songea pas une seconde. Aussi est-ce avec une admiration intacte, voire grandie, qu'il raccrocha le tableau à la cimaise. ■